

Peut-être qu'il s'agit de Sainte-Anne de Beaupré. Du moins c'est ce que laisse deviner le dernier vers...

*Beethoven* : Sonnet qui en vaut un autre, bien qu'il ne vaille pas un long poème.

*Rayons d'octobre* : Tableau mouvementé de l'automne. Agréable en bien des parties. Neuf. Défauts ordinaires. Couleurs mal assorties et trop voyantes. "Ciel vernal"; "paysage automnal". Danse affolée de tous les éléments de la nature à son déclin.

*Grand deuil* : Vers de dix syllabes, coupés en deux hémistiches égaux. J'aime ce mètre, il est susceptible d'harmonie. Je l'ai goûté chez Aicard, ou chez Rameau. Impossible de le goûter ici. On paye de bizarreries sans nombre quelques accents émus. En somme, deuil froid.

*Le merle* : Rend bien l'impression que cause le sifflement de cet oiseau. M. Beauchemin joue de son instrument en virtuose.

*La muse* : ... "sa diaphane blondeur" !!

*Colomb* : Il y a dans cette ode de la verve et de la facilité ; de l'enthousiasme, quoique assez factice ; des chevilles toujours, et beaucoup de bruit dans des vers de tam-tam. L'auteur des *Floraisons* ne brille pas d'ordinaire par le tour poétique. Chez lui peu d'inversions. Il ne se commet guère avec Despréaux. Une prose capricieuse, essoufflée, vide, et rimée tout de même, plutôt richement. Point de symétrie, point de nombre ; mètres fantaisistes, coupes fausses, et ça et là l'horrible vers sans hémistiche : non pas même la double césure de Victor Hugo. Du Coppée à la troisième puissance.

*Un homme* : J'en cite cette belle stance, qui n'est pas la seule : Hélas ! pourquoi faut-il que la jeunesse meure ?

Le talent est-il donc marqué d'un sceau fatal ? Hélas ! pourquoi faut-il qu'il s'en aille avant l'heure,

Le viril ouvrier du champ national ?

*D'Iberville* : Une vraie fanfare, celle-là. C'est pis que tout le reste. Des "tapabors," des "cacatois," des "sabords furieux", etc., etc. "Le nordet" !!! "Québécois".

*Symboles* : On a ici une idée qui pourrait être féconde, mais on la perd de vue sous une suite de

métaphores avortées. "Les pleurs de l'eau des fleuves" !

Sur la terre à jamais par l'Idéal conquise,  
Dans le sang qui noya la haine, dès ce jour,  
Germent comme une chaste apothéose ex-  
[quise,  
Les lis de la candeur, les roses de l'amour.

Il s'agit de la Rédemption, je pense bien.

*Le dernier gîte* : Vous croyez que le poète va dire une chose, et il en dit une autre. Est-ce un bonjour ? est-ce un adieu ? Et c'est ainsi très souvent chez M. Beauchemin. La pensée est esclave du vers, et va capricieusement où celui-ci la mène clopin-clopant, elle s'arrête en chemin, retourne sur ses pas, s'écarte et se perd. Manque de fixité dans l'esprit, peut-être d'étude et d'assimilation. Défaut de plan.

*Liberté* : "Ces paisibles et doux ruraux intransigeants" ! Ce poème est sans doute le meilleur du recueil, le plus long, un de ceux où le sens se dégage le plus nettement, où la cadence est le moins rompue, où la fatras du style est le moins apparent. J'en citerai une tirade pour finir cet examen :

Sublimes artisans, qui fîtes nation  
Le jeune petit peuple orgueilleux que nous  
[sommes,  
A jamais vénérés soyez-vous tous, grands hom-  
[mes !  
Votre légende est simple et vos titres sont  
[brefs.  
Vous fîtes, avant tout, des conducteurs, des  
[chefs ;  
Les bons, les dévoués, les lutteurs, les apôtres  
Qui prodiguent leur âme et leur cœur pour  
[les autres.  
Que votre souvenir dure éternellement !

Voilà. Ai-je été trop sévère ? je ne le pense pas. Je prise fort le talent de M. Beauchemin, assurément très original et très distingué. Mais il fallait lui signaler ses défauts. Peut-être en contestera-t-il quelques-uns, les estimant des qualités. Affaire de sentiment alors, ou de milieu, voire d'éducation. Il n'en est pas moins vrai que la sobriété, la justesse, la clarté, l'harmonie, ont été de tout temps considérées comme essentielles à l'art d'écrire, en vers comme en prose.

Scribendi recte sapere est et principium et  
[fons.

Je ne sais pas si le bon sens vaut mieux que l'imagination. Ce que je sais, c'est que la rectitude

de l'un est admirablement propre à prévenir et à corriger les écarts de l'autre. La raison choisit, élague, épure, dirige. De sa façon exubérante, M. Beauchemin aurait beaucoup à retrancher. En réunissant tous les bons endroits des *Floraisons matutinales*, j'obtiendrais une soixantaine de pages, dont je composerais une exquise anthologie.

La poésie est une des quatre choses dont La Bruyère dit que la médiocrité est insupportable ; les trois autres sont la musique, la peinture et l'éloquence. Faisons des vers, il n'y a rien de mieux ; mais n'en faisons que de bons, de fortement pensés, et d'élégamment écrits. Sachons d'abord choisir nos sujets, utiles, féconds, agréables.

...Cui lecta potenter erit res,  
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Ni l'ordre lumineux, ni la propriété du style ne feront défaut à celui qui aura su trouver une matière proportionnée à son talent. Qu'il travaille ensuite, qu'il étudie, qu'il médite. Qu'il se pénètre des anciens, sur les lèvres de quels habitait la grâce :

Graius ingenium, Graius dedit ore rotundo  
Musa loqui,...

Qu'il apprenne d'eux le naturel, la mesure, la simplicité, la proportion en toutes choses. S'il ne vit pas dans leur commerce direct, qu'il s'en assimile la moelle dans les ouvrages des maîtres français. Qu'il se défie du caprice moderne, tout en profitant des réelles conquêtes de l'art. Qu'il se soit à lui-même un juge sévère, et surtout qu'il travaille à loisir, quelque ordre qui le presse ; qu'il ne se pique point d'une folle vitesse.

O poètes, pourquoi vous hâteriez-vous de produire ? Vous auriez tort de croire que le public attend après vos œuvres. On vous lit peu, allez. Des vers, qui lit cela ? Les poètes, pour vous jalouser ; les critiques, pour vous épilucher ; quelques esprits d'élite, qui vivent dans un monde à part. Vous vous adressez à cette élite. Servez-lui donc des mets délicats. Donnez à vos poèmes ce fini qu'elle admire et qu'elle goûte, et qui, par son canal, vous conduira jusqu'à la plus lointaine postérité.

ABNER.